

(New-York, 1867). Dr. Lönnrot continued his researches among the Finnish people, and, in 1849, he published the second enlarged edition of Kalevala. This containing 22,793 verses and divided into 50 runot, was made the basis of Schiefner's German translation. A third edition of the original appeared in Helsingfors in 1866, and finally a new Swedish translation has been published by Karl Collin of Helsingfors.

The beauty and character of this remarkable collection of runot is perhaps best expressed in the following words of Max Müller in his *Lectures on the Science of Language*. „From the mouths of the aged an epic poem has been collected, equalling the Iliad in length and completeness, nay, if we can forget for a moment all that *we* in our youth learned to call beautiful, not less beautiful. A Finn is not a Greek, and a Wainamoinen was not a Homer. But if a poet may take his colors from that nature, by which he is surrounded, if he may depict the men, with whom he lives Kalevala possesses merits not dissimilar from those of the Iliad, and will claim its place, as the fifth national epic of the world, side by side with the Ionian songs, the Mahábhárata, the Shanámeh and the Nibelunge.“

I indicated that the american edition was incomplete. It is presented in nine cantos, selected in a manner to as to give the most interesting narrative and give an approximate idea of the matter and style of the whole poem. The volume also contains an introduction and an analysis of the Kalevala.

It would be very interesting to know (and it seems to me that it would be a proper subject for some discussion in the columns of the *O. I. L.*) whether the congeners of the Finlanders, the Magyars,

have any popular songs or traditions similar to the *runot* of the Kalevala. Do the names Kaleva, Wainamoinen, Ilmarinen, Lemminkainen etc. occur in any Magyar ballads or in Magyar folk-lore? What are Jumala, Ukko, Wainamoinen, Youkahainen, Louhi, Pohiola, Sampo etc. called in Magyar mythological tales? Have the Magyars popular poetry replete with epic objectivity like the Kalevala? Do Magyar popular ballads consist of verses of four trochees and is the foot formed according to the *quantity* and not according to the *accent* of the syllables, as is the case in Finnish poetry? Do Magyar folk-songs employ *alliteration* and the *periphrastic repetition of the same idea through several verses*? Has the Kalevala been translated in whole or in part into Hungarian?*) It seems to me that short articles on the five prominent popular national epics, the Iliad and Odissey, the Mahábhárata and Ramayana, the Shanámeh, the Nibelungen, and the Kalevala might prove very interesting to the distinguished readers of the Journal of comparative Literature.

University of Wisconsin May 24, 1878.

R. B. Anderson.

LA RÉFORME LITTÉRAIRE EN EUROPE.

QUELQUES OBSERVATIONS A PROPOS DE L'OUVERTURE DU CONGRES LITTÉRAIRE INTERNATIONAL A PARIS EN JUIN 1878.

„ — *élever le niveau des idées, rapprocher les intelligences connaître d'aussi près que possible la vérité, instruire ses semblables, quel plus noble but!*“

MR. BARDOUX.

(Dans son discours du 28. Avril 1878.)

Les grandes foires modernes qu'on appelle expositions universelles, sont très instructives, sans doute; surtout quand

*) We shall reply to all these questions in a future Number.

Ed.

on ne les repète pas trop souvent. Mais en général elles sont surtaxées, comme toutes les choses modernes et nouvelles; et elles le sont avec tous leurs appendices stéréotypes, comme les expositions artistiques, les congrès scientifiques, littéraires etc. L'exposition de Paris de 1878 est la première, qui ait son grand *Congrès littéraire international*, ouvert le 12 Juin. Malheureusement l'ouverture de ce congrès nous a déjà informé qu'il ne fera nulle exception à la règle ci-dessus mentionnée.

On a souvent comparé les expositions aux jeux olympiques de la Grèce. Quelle audace! Dans nos réunions modernes il ne se manifeste que le simple utilitarisme; nos entrevues sont sans doute plus grandioses, mais elles ne le sont que d'un certain côté, du de côté ethnographique et polyglotte; — et c'est précisément ce côté qui n'attire aujourd'hui, en général, que les moindres regards. Dans toutes nos réunions règne le principe du mercantilisme; la déesse beauté et les muses sont absentes. Avez-vous vu à l'exposition de Vienne en 1873 les glaciers de — coton, les grottes de — pelotons de fil, ou le buste colossal de — cire rouge d'Espagne, représentant le portrait de notre empereur et roi, ou la statuette italienne d'un enfant pleurnicheur, toujours entourée d'une foule de personnes adultes? — Telles sont nos beautés modernes et ces bizarres et même abominables petites choses là, dont il y avait des milliers à l'exposition de Vienne, nous semblent des signes fort caractéristiques de notre culture moderne. Quant à l'exposition des idées nouvelles, des tendances amélioratives du domaine de la littérature, se manifestant surtout dans de pareilles occasions, ne faut-il pas y voir la même apparition? Les congrès scientifiques, littéraires etc. sont ils moins

riches en bizarreries, en médiocrités et trivialités, aussitôt qu'ils dépassent la ligne du simple utilitarisme, ayant en vue l'élevation à des régions plus hautes? . . . Oui, nos expositions universelles modernes sont des choses utiles, peut-être très utiles — mais rien de plus; on pourrait les appeler un „Simmelsammel-surium“ des pièces rares, des pièces de cabinet, des curiosités d'amateurs; bref des productions qui ne s'élèvent jamais au dessus du niveau de l'indigence ordinaire et quotidienne. Et les idées exposées et proposées dans nos congrès internationaux? . . . Il correspondent strictement à cet esprit dissipé, pauvre; montrant toute l'infériorité de la culture moderne pseudo-esthétique, qui n'est supportable qu'autant, qu'il se borne aux *Anas* d'un amateur, ou plus souvent d'un casanier.*) (C'est la peinture qui fait aujourd'hui entre tous les arts le plus grand bruit — excepté peut-être la musique. Quant à l'exposition de Paris, je trouve dans Frédéric Pecht „Deutsche (!) Briefe über die Pariser Weltausstellung“ — Allgemeine Zeitung 18. Mai — un jugement conforme au mien: „Diese Kunst ist ja noch viel mehr eine pariserische, als französische, auf ein Publikum von reichen Fremden, raffinierten Amateurs und elegante Salons berechnet. Sie ist alles eher als religiös, wie viele fromm cokettierende Heilige sie auch male etc.“ — Parmi les artistes français modernes aucun n'est si propre à servir d'exemple au pseudoesthétique que G. Doré, par ses xylographies, connu aussi comme

*) Quant à la théorie pseudo-esthétique, lisez dans une des plus répandus et plus grands journaux illustrés du monde, dans l'„Illustr. Zeitung“ (Leipzig; rubrique: „Moden.“) cette phrase „Zu viel Aufrichtigkeit ist ebenso schlimm, wenn nicht schlimmer als Falschheit.“

— dévastateur des forêts. Son grand trait, fendant l'air en sifflant, dans son Coleridge illustré, ne laisse pas reposer l'esprit de l'immortel auteur du Laocoon. Chose piquante, c'est que Doré est aussi l'inventeur d'une race sémitique toute nouvelle. Il a étudié, comme on sait, certaines tribus des Kabyles de l'Algérie. Mais il n'a pas considéré, que ces tribus, d'une grandeur de corps plus qu'ordinaire, qu'il a prises pour modèles, ne sont évidemment que des — restes de Vandales et autres peuples germaniques.)

Qu'on n'accuse pas de morosités nos observations faites avec tranquillité et justice. Oui, mes chers faiseurs de progrès peut-être branlant vos têtes et souriant de cette manière assez connue; vous qui demeurez le plus souvent dans les rédactions de nos grands journaux européens, bien rentés; est-ce que vous avez écouté par ex. la voix d'un des vôtres?

„Le temps présent est, pour la littérature, un temps de lassitude et d'indigence. Je ne veux pas dire qu'on écrit moins que par le passé: jamais peut-être on n'a fait ni vendu plus de livres. Mais cette activité n'est qu'apparente; elle ne répond pas à un mouvement profond et fécond des esprits. Parcourez le monde des lettres, vous êtes frappé de la langueur qui domine partout. Nul enthousiasme, nulle foi, nulle invention, rien de neuf ni de jeune, pas une idée dans l'air; pas une école qui se fonde, pas une doctrine que l'on prêche, pas un problème que l'on discute, j'allais dire pas même une utopie! etc.“ Bérard Varnagac. (Journal des Débats etc. No. du 7. Mars 1877.)

Le congrès international de 1878, organisé par la Société des gens de lettres à Paris, en s'ouvrant le 10., 12. Juin, s'est constitué en trois commissions; dont

la première selon le Journal des débats du 13. Juin, s'occupera: „du droit de propriété littéraire;“ la seconde: „de la reproduction, traduction et des conventions diplomatiques“; la troisième: „des associations et des institutions tendant à améliorer le sort des gens de lettres.“ On voit que les trois commissions ne s'occuperont que de questions purement administratives et juridiques, qui ont tant d'affinité, qu'on pourrait les appeler presque identiques.

Qu'on nous permette de raconter ici une jolie anecdote, dont il nous vient l'idée. Une fois Dieu dit à un pauvre compagnon allemand: „Eh bien mon cher fils, je te donne trois choix à faire. Penses-y. Le pauvre diable se met à réfléchir et demanda: „premierement beaucoup d'argent pour avoir beaucoup de bière à boire; deuxièmement: une énorme quantité de bière!“ — Puis — hésitant pendant que Dieu fixait ses regards sur lui; il dit enfin: „encore un peu de bière.“ Qu'on nous pardonne, si nous croyons voir dans les trois commissions du Congrès littéraire trois commissions servant toutes les trois à un seul but, au même but: à l'amélioration matérielle des gens de lettres.

La base d'un sain travail spirituel est sans doute d'une espèce matérielle. C'est le cerveau chez nous, qui demande et qui mange son pain. Mais est-il vrai, que la réforme littéraire en Europe, dont peut s'occuper le premier Congrès littéraire international, n'aurait donc rien à réformer, que l'unique situation pécuniaire? C'est en effet plus que l'utilitarisme prédit, c'est la coupe mortelle de l'idéal de la poésie, comme de la littérature κατ'εξοχήν. On pourrait nous dire, que les buts intellectuels sont compris implicitement dans les 3 points réels des

trois commissions, qui n'en sont en vérité qu'une seule. Mais cette sortie serait justement le vrai utilitarisme, qui ne jugerait pas les intérêts intellectuels dignes d'être simplement mentionnés, même dans les thèses fondamentales ou les articles principaux d'un programme. Nous ne croyons pas qu'un congrès littéraire, même un congrès, comme ce parisien, en tout bien et tout honneur, puisse: „élever le niveau des idées,“ avec un tel programme matériel, trinitaire à son insu.

Mais à quel titre exigeons nous ici, qu'un congrès à Paris se compose un programme conforme à notre idéal d'un institut littéraire universel ou comparatif? Qu'est-ce que l'idéal à chercher en général dans une exposition universelle où chacun vaque à ses affaires? . . . Nous n'avons pas le droit d'avancer des opinions, surtout négatives; attendons donc la fin du congrès, en espérant les meilleurs résultats, quoique le programme semble être manqué.

Il vaut mieux, croyons nous, nous occuper ici un peu plus de maximes positives. Tout le monde, surtout le monde des gens de lettres, sait bien que la littérature moderne, en général, a des besoins urgents; mais nous croyons qu'on ne cherche pas le mal là, où on le trouverait; il nous semble même, qu'on confond les moyens avec le but; selon le mot de Goethe: „Les hommes se trompent eux mêmes et les autres en prenant le moyen pour le but: de sorte, que par le trop d'activité rien ne se fait; ou bien que tout se fait de travers“ (Sprüche, herausg. v. G. von Loeper 11.) En effet, c'est l'erreur capitale aussi dans notre domaine littéraire, cette erreur très vieille, dont nous supportons maintenant les conséquences naturelles. L'unique but de toute littérature, littérature des livres

ou littérature des gazettes, n'est qu'un but idéal; c'est à dire: dans les sciences et les lettres l'idée du vrai, dans les arts l'idée du beau. (Quant à l'idée du bon, dans la littérature, elle est trop sublime pour nous faibles mottes de terres et ne doit être réservé qu'à la vie pratique.) Mais dans notre époque a pris origine une littérature périodique, dont personne n'aurait auguré l'énorme quantité de produits. Le nombre des journaux quotidiens est si grandiose dans la littérature de tous les peuples européens, que la qualité en est fort altérée et que la masse exorbitante même s'est embrouillée dans le „struggle for life“ le plus véhément et le plus ardent. *Hinc illae lacrumae!* Le vieux et vénérable but, noble et idéal, de la littérature périodique d'autrefois — presque personne ne le connaît; ses moyens, les biens, l'argent, — voilà notre but moderne littéraire, l'unique but, dont on s'occupe maintenant. C'est la confusion des moyens avec le but, qui a fait former au congrès son programme trinitaire. Mais, par contre, quel sera le vrai remède? Quel conseil donner pour ne pas s'éloigner du vrai but? Sans doute celui-ci: Diminuer la quantité des productions quotidiennes pour améliorer la qualité qui fait défaut. Mais comment diminuer cette quantité énorme de gazettes? Améliorez la qualité de vos publications et la quantité en diminuera eo ipso. La qualité de cette littérature serait-elle donc si pauvre qu'elle pût-être l'objet d'améliorations? Cette littérature, dont la „Gartenlaube“, journal populaire de famille le plus répandu du monde, dit: „die grösste und umfassendste Fortbildungsschule der Nation: die Tagespresse (1869, p. 76.) est-elle donc d'une qualité si inférieure? . . . Si nous n'étions pas obligés de ménager l'espace, nous il-

lustrerions cette hardiesse de la Gartenlaube: d'appeler école de nation notre presse quotidienne, qui ne sert qu'à l'utilitarisme. Quant au reste de la littérature périodique, qui sert certaines branches scientifiques, littéraires, critiques, en général ne paraissant pas tous les jours, elle doit être trop exclusive, pour pouvoir représenter une école du peuple. Voulez vous donc avoir, parmi les écrivains classiques populaires, aussi une école des ouvrages périodiques? eh bien! ne prenez pour base de vos entreprises que la qualitative, comme les grands écrivains populaires, et non pas la quantitative; en un mot: servez l'idéal et non pas le mammon. Vous autres, qui voulez „make money“ à toute force, quittez la plume! montez sur le vaisseau marchand! Nous avons une opinion si élevée de l'état des vrais gens de lettres, que nous croyons que dans toute l'Europe il n'y aurait pas cent hommes, qui se sentissent de la vocation pour notre idéal d'une gazette; tandis que nous possédons aujourd'hui quelques milliers de journalistes. Le vrai journalisme ne doit pas être un métier, comme il l'est en général de nos jours. On peut écrire même sur les petites affaires, les plus ordinaires, journellement, des choses bien grandes, *sub specie aeternitatis*, si on — le peut. Ainsi ont écrit nos grands maîtres des littératures européennes: les Montaigne, les Voltaire, les Lichtenberg, les Moeser, les Chamfort, les Lessing, les Petőfi. Un homme qui veut „instruire ses semblables“, doit être en état de „connaître d'aussi près que possible la vérité un tel homme doit avoir la conscience de sa mission jusqu'au point, de dire et écrire tout net la vérité, même au péril de sa vie! Or, regardez nos journaux les plus grands, les plus renommées de l'Europe, combien en pour-

rez vous énumérer, dont les tendances privées et même (directement ou indirectement) *payés* ne sont pas un secret public!*)

Université de Clausenbourg, 15. Juin 1878.

Hugo de Meltzl.

(La fin au prochain numéro.)

PETŐFIANA.

XXV.

ψ Josef Boldizsár, der Aeltere, Petőfi's Rrom-Übersetzer, unser Zigeuner-Mitarbeiter ist am 5. Juni in Klausenburg an der Schwindsucht gestorben, nachdem er den Winter so glücklich überstanden hatte. Freitag vor Pfingsten wurde er begraben; dem Zuge gingen ein 1848-ger Honvéd voran, dem Sarge wurden die Abzeichen der Freiheitskämpfer nachgetragen. Unsere Redaction, sowie die Universitätsbuchdruckerei war gleichfalls vertreten. B. war 55 Jahre alt. Biographische Details werden wir bei anderer Gelegenheit geben. Möge dem mit Zigeunermusik unter Vogelgezwitscher bestatteten Dichter die Erde leicht sein.

XXVI.

ALEXANDER PETŐFI. 1849.

(Aus: „Ausgewählte Gedichte von Hermann Rollett.“ Leipzig, 1865, S. 424.**)

Kühn fasste der Dichter das Schwert u. schwang's,
Als der Feind die Freiheit zertrat;
Die Klinge sie klang im Schwung des Gesang's,
Und er machte das Wort zur That.

Ein echter, prächtiger Puszta-Sohn,
Kumaniens Haide entstammt,

*) Chose naturelle. Le journalisme appartient à cette puissance trinitaire, la plus grande du monde, selon le mot de Chamfort (Ed. Stahl p. 101.) „Trois puissances gouvernent les hommes: le fer, l'or et l'opinion; et quand le despotisme a lui-même détruit cette dernière; il ne tarde pas à perdre les deux autres.“

**) Dr. Rollett urtól magától vesszük kéziratában ezt az érdekes költeményét, melyet szerinte eddigelé csak „verballhornt“ alakban közöltek Magyarországon némely gyűjtemények, olvasókönyvek etc. Ajánljuk hivatott magyar fordítóink figyelmébe.